

L'OR DU TEMPS

Chiaki KAWAMATA

1984

traduit du japonais par Yukari Maeda et Patrick Honnoré

Chapitre 1

L'autre monde

1

Le fond de l'air était frisquet cet après-midi-là.

Trois jours déjà que le temps maussade persistait.

On était le 2 février 1948, à Paris. Dans un vieux troquet aux pieds de Montmartre, André Breton attendait un jeune homme.

Qui n'arrivait pas.

Seul un petit vent mauvais s'immisçait dans le café par les portes battantes et venait se frotter aux chevilles de Breton.

Il n'était toujours pas là.

La perspective de la place s'ouvrait à travers la vitre.

Breton se remit à balayer son champ visuel de droite à gauche, puis de gauche à droite, sans apercevoir la moindre silhouette humaine courir vers ici.

Parce qu'il n'était pas supposé marcher d'un pas nonchalant, à cette heure.

D'un geste excédé, Breton souleva sa manche gauche. 15h45.

Quarante-cinq minutes de retard. Il a même intérêt à courir comme un fou. Il devrait être en train de traverser la place en ligne droite avec le café en ligne de mire.

Breton, sans s'en rendre compte, avait commencé à gratouiller d'un ongle le velours de sa chaise déjà rappée jusqu'à la trame. Comme s'il espérait extirper celui qu'il attendait d'entre les effilochures.

(Mais pourquoi ?)

Question qui s'appliquait simultanément à deux énoncés différents.

Ce dont il avait parfaitement conscience, d'ailleurs. D'un côté, l'insupportable attente. Pourquoi le faisait-il attendre ? De l'autre : jusqu'ici, tout va bien. Pourquoi le monde continuait-il à tourner ? N'est-ce pas étrange ?

Coincé entre les deux, Breton était comme paralysé.

Mais pourquoi ne vient-il pas ?

Et pourquoi cet effroi à l'idée de ce que cela devait signifier ?

Ainsi que, éventuellement, un dernier : pourquoi restait-il planté là ?

Les secondes frappaient Breton, indéfiniment.

Insupportable. La couleur du ciel dit tout. Il aurait mieux fait de rester chez lui. « Le grand jour » n'était pas pour aujourd'hui, de toute façon.

Il n'y avait pas grand monde sur la place.

Et personne ne courait.

Je lui donne encore cinq minutes.

(... Dix minutes) déclara Breton en lui-même.

(Dernier carat.)

Comment comptait-il venir ici ? Breton l'ignorait, mais n'imaginait pas qu'il puisse être en train de chercher l'endroit.

À tout le moins, s'il trouvait la place, il ne pouvait pas se tromper de café.

Pour la raison que le café portait le nom de la place elle-même : La Place Blanche.

« Je connais. La Place Blanche, vous avez dit ? » avait répondu le jeune homme au téléphone.

Mais parlait-il du toponyme ou du nom de l'établissement ? Lequel des deux connaissait-il ? Bah, cela revenait au même, à vrai dire. Breton avait doublé le nom, « La Place Blanche, place Blanche ». Puis il avait fixé l'heure du rendez-vous à trois heures.

Breton reprit le guet et balaya la place du regard.

À l'autre bout de la place se trouvait le Cyrano.

Un autre café comme celui-ci, tout ce qu'il y a d'ordinaire.

Dont le nom pour Breton était aussi inoubliable que celui de la Place Blanche, bien sûr. Ce nom, « Cyrano », qui certainement brillait aujourd'hui encore dans la mémoire des surréalistes. Et seulement dans la leur, à vrai dire...

Avant la « découverte » du Cyrano, il y avait eu le Certa.

Mais le passage de l'Opéra, où était situé le Certa, avait été détruit pour permettre le percement du boulevard Haussmann, et Breton et ses amis étaient passés au Cyrano.

Les cafés... Pour les surréalistes, ces cafés étaient leur planque de notoriété publique, leur quartier général, leur temple, leur autel, leur salle de jeu.

La période Cyrano avait duré jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Dans l'arrière salle du Cyrano, au milieu de la bêtise ambiante des rêves avaient été concoctés, des esprits s'étaient affrontés, des poèmes avaient vu le jour et des anathèmes avaient été proférés.

Mais, tout cela, c'était du passé. Le Cyrano avait été ce lieu, personne ne l'avait oublié. Mais aujourd'hui, le magnétisme du Cyrano s'était éteint.

La guerre... L'occupation. Et la fameuse « Libération »... Le torchon avait été passé sur les tables et tout avait été effacé. La magie du Cyrano s'était évaporée et le carrosse était redevenu banale citrouille.

On le voyait d'ici, le Cyrano.

Inconsciemment, Breton prit une brusque inspiration, qu'il expira en silence, lentement.

L'invisible magnétisme émanait désormais de la Place Blanche. C'est ce qu'on se disait, du moins. Ce que beaucoup étaient prêts à croire, puisque c'est lui qui le disait.

Et Breton approuvait. Mais bon, un peu faible, tout ça. Il manquait quelque chose.

Était-ce la fièvre ? l'hygrométrie de l'haleine des gens ?

Ou au contraire la fièvre était-elle déjà partie ailleurs, l'humidité avait-elle atteint son degré de saturation ?

Auquel cas...

De nouveau, Breton remonta sa manchette dans une sorte de spasme et consulta sa montre. Les cinq minutes étaient passées.

Il n'arrivait toujours pas.

(... Allez, encore cinq minutes)

Dans cinq minutes, il serait quatre heures. Et d'ici une heure, comme d'habitude, les autres allaient arriver. Conformément à l'emploi du temps. Conformément à l'habitude des Surréalistes, que même la guerre n'avait pas détruite.

Et pourtant, quelque part, il ne se sentait pas d'humeur à les voir en face.

(Mais pourquoi ?)

Il vaut mieux vider les lieux, se dit Breton. Encore cinq minutes, mais ensuite, il faut que je parte d'ici. Le verre de liquide rouge sur la table en imitation teck donnait une impression naturelle – ou très calculée – de nature morte.

Voilà, (... Aah !) c'est ça, la Place Blanche.

Breton n'avait pas encore touché à son verre.

Il avait peur de tendre le bras. Non pas par crainte de détruire l'harmonie de cette disposition. Au contraire.

Il luttait contre le désir de balayer la table du plat de la main et d'envoyer balader le verre et le contenu du verre. Il retenait son bras, en fait. Il rongait son frein.

(Mais pourquoi ?!)

Pourquoi devait-il se retenir pour tout ?

Pourquoi n'arrivait-il pas ?

Ce... (Who May).

Puisqu'ainsi il se nomme.

Ou du moins puisque tel est le nom qu'il s'était donné. Quant à savoir si c'était son vrai nom...

Avec le nom, Breton revit les yeux un peu trop grands dans ce beau visage.

(Who May)

Un nom à la sonorité étrange.

— Foumeï ?

Breton n'avait pu s'empêcher de le lui faire répéter.

Et le jeune, le coin des lèvres tordu dans un léger rictus avait dessiné en l'air les trois lettres du mot anglais *who*.

Il lui avait dit n'avoir encore que dix-neuf ans à l'époque.

Ce qui avait provoqué une légère déception de la part de Breton.

C'était en 1943, en février, cette fois déjà, à New York où il se trouvait en exil, qu'il l'avait rencontré pour la première fois.

Juillet 1940, à la création de « l'État français » à Vichy, qui elle-même faisait suite à la capitulation, Breton avait fui à Marseille avec sa famille. L'année suivante il s'était embarqué sur un bateau en partance pour la Martinique, à bord duquel il avait fait la connaissance de Claude Lévi-Strauss. Il avait finalement débarqué à New York au plus fort de l'été.

Il ne s'était pas retrouvé seul à New York. Nombre d'artistes et de surréalistes l'avaient précédé, ou suivi : Duchamp, Tanguy, Ernst, Masson, Matta et bien d'autres qui avaient des raisons de fuir le nazisme.

En octobre 1942, une première exposition surréaliste internationale s'était tenue à New York.

Dans l'un des interviews menés par André Parinaud qui seront diffusés plus tard sur les ondes de la Radiodiffusion française, après une entrée en matière : « Entre bien des causes de désespérances, j'ai connu à New York de courtes mais grandes joies, comme nos déjeuners avec un ami qui a tout mon respect, Marcel Duchamp... », André Breton laisse aller le fil de sa pensée : « ... et, j'ajouterais tout bas, comme il se doit, que, contre toute attente, j'y ai aussi rencontré le bonheur »¹.

Ce bonheur « contre toute attente », on croyait pouvoir admettre qu'il s'agissait de la rencontre de Breton avec celle qui deviendrait plus tard sa seconde épouse, Élika..

Mais à New York, Breton avait fait une autre rencontre inoubliable, qui fut cause à la fois d'un grand bonheur et d'une énorme confusion.

Celle de Who May.

Février 1942...

À cet instant, sauf erreur, Breton tenait en main un verre à cocktail.

¹ Citation réelle : Entre bien des causes de désespérances j'ai connu à New York de courtes mais grandes joies... et, j'ajouterais tout bas, comme il se doit, que, contre toute attente, j'y ai aussi rencontré le bonheur. De la place qui m'était assignée par les circonstances, je me flatte de n'avoir pas trahi l'esprit de la résistance en France, en acceptant de porter chaque jour sur les ondes les messages de La Voix de l'Amérique, ce qui n'allait pas sans grande servitude, du moins de ma part librement et délibérément acceptée. (rien sur Duchamp)

<https://www.youtube.com/watch?v=RgM7ImWn7yc> (12'31)

Une petite sauterie organisée dans l'appartement de Clan Hicks Rose, donnant sur la 6^e Avenue, sur Manhattan Island. Petite sauterie d'une bonne quarantaine de personnes tout de même, dont plus de la moitié d'exilés, comme Breton, qui avaient rapidement fait un sort au stock de Champagne avant de se rabattre sur divers cocktails « créés » pour l'occasion.

Par exemple, le verre qu'il avait en main contenait un liquide d'une couleur invraisemblable, baptisé VVV (prononcer « Triple V ») par un étudiant américain d'une école de Beaux-Arts qui se présentait comme un « sculpteur en devenir ».

VVV était originellement le titre de la revue surréaliste fondée l'année précédente par Breton, Duchamp et Ernst, avec David Hare comme rédacteur en chef.

Le titre de la revue avait été présenté « non seulement comme désir de retour à un monde ordinaire digne d'être vécu, victoire sur les forces de réaction qui sévissent aujourd'hui sur la terre, mais un double V, c'est-à-dire au-delà de cette première victoire, V opposée à ceux qui cherchent à perpétuer l'asservissement de l'homme par l'homme, et au-delà de ce W, double victoire, V contre tout ce qui s'oppose à la libération de l'esprit, dont la libération de l'homme est la condition préalable... ».

Et voilà que l'étudiant des Beaux-Arts avait baptisé son cocktail du même nom, non pas en référence au V de « Victoire » mais au V de « Vodka ».

À la première goutte de ce breuvage patibulaire, Breton avait maugréé une imprécation et maudit tous les Américains jusqu'au dernier.

Quand, au même instant.

La porte de l'appartement s'était ouverte.

Était alors entré Patrick Waldberg, en retard bien entendu, accompagné d'un jeune homme.

Waldberg, après un regard circulaire sur le lieu de la fête, aperçut Breton et se dirigea vers lui à grandes enjambées.

— Ce jeune homme a insisté pour que je te le présente, dit-il en chapeautant son compagnon, un bras paternel passé autour de ses épaules, alors que lui-même ne devait pas avoir plus d'une trentaine d'années. Un poète. Qui ne s'est pas encore fait un nom, mais telle est précisément la couronne qui convient aux jeunes poètes, n'est-ce pas, monsieur Breton ?

Breton garda pour lui un signe d'agacement.

Waldberg était né en Californie, mais avait habité Paris durant son enfance et parlait un français tout à fait convenable. En outre, il était l'ami de tout ce qui se prétendait poète ou peintre, ou artiste de façon générale. C'est bien simple, cet homme était l'ami de tout le monde. Eh oui, c'est un talent.

Lui aussi se retrouvait à New York pour fuir la guerre.

Breton avait fait sa connaissance deux ans plus tôt et avait accepté son adhésion au mouvement surréaliste.

Il débordait de talent. Breton le reconnaissait volontiers. Mais pour l'instant, cela n'allait pas plus loin. Breton lui prédisait un avenir très correct de critique d'art, mais qui ne dépasserait jamais le niveau de... critique d'art.

— La jeunesse implique le génie poétique. Par définition, *elle est* le génie poétique. Tout le monde peut se dire poète, répondit Breton.

Et s'il était conscient que cette phrase pouvait s'entendre ironiquement, cela n'entamait absolument pas son intime conviction du génie intrinsèque de la jeunesse.

Environ deux mois plus tôt, Breton s'était rendu à Yale pour y donner une conférence sur « La situation du Surréalisme entre les deux guerres », au cours de laquelle il avait déclaré :

« Le surréalisme est né de la certitude absolue du génie de la jeunesse ».

Hélas...

Depuis son arrivée à New York il était littéralement submergé « d'œuvres » qui lui étaient envoyées ou personnellement apportées, signées de poètes et d'artistes auto-proclamés. La plupart n'avaient strictement aucune valeur et n'étaient rien d'autre que les produits d'esprits puérils, plats, égocentrés et sans tenue.

Voilà pourquoi Breton ne se montrait pas spontanément enthousiaste à l'intention de Waldberg de lui présenter un « poète ».

Non pas que le jeune homme en question n'ait rien d'étonnant en lui-même. En premier lieu, il n'était pas de race européenne. Non. Ses yeux, en particulier...

Des yeux qui semblaient vouloir aspirer le monde entier, deux yeux noirs, trop grands, qui gravèrent leur marque dès le premier instant dans l'esprit de Breton.

Breton en ressentit une sorte d'emballement dans son cœur. Un regard fait pour provoquer une inspiration spirituelle.

— Précisément, précisément, répondit Waldberg sans émotion particulière. Et il émane de ce jeune homme la sensation d'un génie particulier, monsieur Breton...

À peine avait-il achevé sa phrase, que Waldberg, un rictus au coin de la bouche, s'excusa et abandonna le jeune à Breton pour aller chercher à boire.

Le jeune homme et Breton restèrent un instant à se regarder les yeux dans les yeux.

— Et vos poèmes, vous... Vous écrivez en français ? demanda Breton pour dire quelque chose.

Les yeux du jeune semblaient avoir encore doublé de taille.

— Oui. Je suis né en France, répondit-il avec fluidité.

— Ah bon ? Vous n'êtes pas Américain ?

Le jeune homme fit non de la tête, en même temps qu'un sourire ambigu se formait sur son beau visage.

Breton eut un mouvement de recul involontaire. Il n'aurait su en expliquer la raison. Un mouvement induit par une sensation d'étrangeté. L'incompréhension devant sa propre réaction l'obligea à porter le verre de « triple V » à ses lèvres et à meubler avec une nouvelle question.

— Et, euh... vous vous appelez ?

— Who May.

— Foumeï...

Voilà. C'est à cet instant que le jeune avait tracé en l'air les trois lettres du mot WHO.

Breton avait repris une lichette de Triple V. Ce qu'il avait immédiatement regretté, mais trop tard. Le coup de poing de l'alcool le cogna dans le nez et la gorge. Il prit une grande respiration et murmura :

— Who ? Est-ce donc à moi de dire qui vous êtes ?

Cette saillie relevait indéniablement du type de jeux de mots infantiles et globalement consternants qu'il aurait préféré laisser aux « jeunes poètes ». Sa première réaction était la bonne : entrer en relation avec ce jeune homme ne pouvait le conduire qu'à une déprime carabinée.

Le jeune homme inclina la tête sur le côté en signe d'incompréhension.

— Non, non, c'est juste mon nom, répondit-il en faisant de nouveau danser son doigt en l'air, dessinant comme un mantra ou un geste de sorcellerie. Voilà comment cela s'écrit en chinois. C'est un idéogramme. Bien que j'en ignore le sens.

— Parce que vous êtes Chinois ? demanda Breton, plutôt déçu.

— Ma mère était d'origine indochinoise, répondit le jeune dans un français irréprochable. Mon père était Français. Je suis né à Paris. Je ne sais rien de plus. Je n'ai jamais vu mon père, et ma mère est morte avant que j'aie l'âge de comprendre les souvenirs qu'elle me racontait.

Ne trouvant rien à répondre, Breton porta de nouveau le verre à ses lèvres. Mais il trouva cette fois la force de le retirer avant que ses lèvres n'atteignent le liquide.

Who May lui expliqua qu'il avait grandi non loin de Chatou. Il n'avait pas souffert de difficultés financières. Sa mère avait suffisamment de « revenus ». Mais elle était décédée de maladie alors qu'il n'était âgé que de douze ans. Who May avait alors été recueilli par Jean-Pierre Caron, directeur d'une officine d'import-export, lui-même Français, métis vietnamien.

Il ne savait pas exactement pourquoi Caron l'avait adopté, ou tout au moins, Caron ne le lui avait pas expliqué. Le fait que Caron n'avait pas de famille était peut-être l'une des raisons. Certainement pas la raison essentielle, cependant.

Quoi qu'il en soit, telle était l'histoire que Who May avait racontée à Breton, qui ne l'avait pas vraiment prise au sérieux, mais n'avait aucune raison non plus de ne pas croire.

Jean-Pierre Caron avait très tôt pressenti le danger d'une invasion nazie et avait traversé l'Atlantique avec Who May pour venir ici en Amérique, pays de la liberté.

Puis la guerre avait éclaté...

Tous les chemins pour rentrer dans leur pays étaient dorénavant fermés et ils se voyaient contraints de s'installer pour de bon à New York.

— Allez, à la vôtre ! les coupa Waldberg en revenant avec deux verres de cocktail.

— D'ailleurs... Comment vous êtes-vous rencontrés, tous les deux ? demanda Breton à Waldberg trouvant là un bon prétexte pour changer de sujet, pendant que Waldberg tendait l'un de ses verres au jeune homme.

— Lui ? répondit Waldberg avec son éternel sourire en coin, c'est l'un de mes anciens élèves.

— Votre élève ?

— Oui, dans une école d'anglais pour étudiants étrangers. J'ai été, très temporairement, en charge d'une classe d'étudiants en provenance de pays francophones. J'y ai tenu un séminaire hors-cursus sur la poésie.

Waldberg faisait porter une emphase particulière au mot « poésie ».

— À la fin de mon séminaire, j'ai lancé un défi : chaque participant devait produire un poème en anglais, le lire à haute voix, et je donnais une note. Le résultat fut assez amusant.

(Je n'en doute pas) pensa Breton, qui acquiesça du menton.

Waldberg était le client idéal pour ce type de poste. Waldberg savait animer un séminaire les doigts dans le nez et la bonne humeur générale.

— C'est à cette occasion que j'ai entendu pour la première fois un poème de Who May. Laissons de côté la question de la grammaire anglaise plus ou moins correcte, mais... il y avait comme une métrique étrange qui laissait une forte impression. C'est ce qui m'a conduit à lui parler en privé à la fin du cours.

C'était à cette occasion que Who May lui avait avoué que ses ambitions poétiques étaient réelles.

— J'ai lu quelques-unes de ses premières tentatives. Et ce n'était pas mal du tout. Il faudrait que tu y jettes un œil au moins une fois, Breton. Pour moi, c'est un authentique poète. Il a une véritable âme d'artiste.

— Je vois...

Breton laissa s'installer une expression ambiguë sur son visage. Après avoir regardé Waldberg et Who May à tour de rôle, il ajouta :

— ... Eh bien, volontiers, si l'occasion se présente, n'est-ce pas...

De toute évidence, ce n'est pas lui qui créerait les conditions d'une telle occasion. Et pour tout dire, ce n'est pas ce que Waldberg pouvait dire qui lui faisait espérer qu'une « âme de poète » se cache dans la poitrine de ce jeune homme.

Et pourtant...

Quatre mois plus tard, Breton avait pris une claque.

Le jeune était bien un poète. Un vrai. Tout au moins un redoutable dompteur de mots. Sans parler d'une âme, il possédait la technique, la puissance, tout ce qui est nécessaire à un poète. Plus que ça...

Mais ce premier jour, il n'avait pas su le voir. Il ne s'était pas donné le temps de le voir. Il avait préféré prétexter avoir à parler à Fernand Léger pour écourter la présentation.

Et le temps qu'il se souvienne de ce jeune que Waldberg venait de lui présenter, ni l'un ni l'autre n'étaient plus visibles.

Une vague émotionnelle extrêmement vive submergea Breton, comme chaque fois que lui revenait le souvenir de la scandaleuse calomnie de « Bande de pédérastes » qui avait jadis été proférée à l'encontre des surréalistes.

3

Ce jour-là...

En juin, pour la première fois depuis plusieurs jours, le temps était idéal et le soleil brillait sur New York.

Tout semblait renaître.

D'humeur gaie, Breton marchait tranquillement sur la 5^e avenue en direction du nord. Une brise plaisante lui caressait le visage et les cheveux, alors que dans son dos, l'Empire State Building, infiniment planté dans le ciel, se dressait comme le symbole de la joie.

Midi juste. Des hommes et des femmes se réjouissaient par avance du déjeuner qu'ils allaient prendre dans les immeubles situés de part et d'autre de l'avenue.

Le paysage de la paix.

Une foule pleine d'aise et de lumière emplissait la ville autour de Breton.

Devant ce panorama, Breton commença à sentir sa conscience se déformer. À se déformer, puis à se fissurer, jusqu'à ce que, devant ses yeux, s'ouvre la bouche d'un gouffre.

(Où suis-je ?)

En ce temps-là, le monde entier dégageait une odeur de sang et de poudre. À tout le moins, tel était l'état du monde que, chaque jour, à chaque instant, les journaux et la radio criaient sur tous les toits. Mais pour Breton en train de se promener sur la Cinquième avenue, aucune de ces actualités héroïques ou douloureuses ne pouvaient appartenir à la réalité.

(Où est-on, ici ?)

Breton marchait toujours.

Puis il pensa. Il réfléchit.

Sa pensée se rendit jusqu'en France, sa patrie piétinée, salie.

Là-bas, l'esprit était en train de se faire humilier, écraser. Et à la moindre velléité de résistance, il pouvait s'attendre à l'anéantissement, non seulement spirituel, mais physique aussi bien.

C'est bien pour cela que... qu'il s'était exilé. Il avait pris à bras le corps tout ce qu'il avait à protéger et était venu en Amérique.

Mais... quel abîme, quelle chute ! À en avoir les yeux qui tournent ! Breton en tremblait d'effroi.

La réalité de laquelle il était censé participer se trouvait si loin. Trop loin.

Breton marchait toujours.

Il pressa le pas, avalait sans fin le trottoir de la Cinquième avenue.

Ici à New York, Breton avait accepté un emploi de speaker sur les ondes de *Voice of America*. Pour ce travail qui lui permettait de vivre, il se rendait tous les jours ou presque à heure fixe aux studios. Cet emploi lui imposait des contraintes, un asservissement, auxquels il n'avait jamais seulement imaginé devoir se soumettre un jour, et pourtant, il s'y conformait et les acceptait de bonne grâce. Il prenait son travail au sérieux, avec enthousiasme, même.

Non sans raison.

Tout d'abord, le fait de disposer de ce lieu d'expression que représentait le média radiophonique constituait pour Breton un prolongement immédiat de ses activités surréalistes. Tout au moins pouvait-il le considérer comme une compensation. Raison pour laquelle il tenait à maintenir jusqu'à la fin cette attitude sérieuse et engagée.

Et puis...

Ces messages qu'on le payait pour adresser sur les ondes de *V.O.A.* lui permettaient d'exprimer sa sincère solidarité avec les combattants de la Résistance de la lointaine Europe.

À vrai dire, ce sentiment était sans doute prépondérant.

L'exil était-il une fuite excusable ou une simple dérobade ?

C'est avec le poids de la question sur ses épaules que Breton agrippait le micro. Parlait dans le micro.

Du moins essayait-il lui-même de s'en persuader.

Ce qui ne veut pas dire qu'il y parvenait toujours.

Breton marchait.

C'était l'heure du déjeuner, mais il n'avait aucun appétit.

Il préférait marcher encore et encore.

Ce jour-là, il était libre jusqu'à deux heures. À deux heures, il devait retourner en studio.

Devant lui, la haie de Central Park.

Il traversa la 59^e rue.

La température montait encore.

Il avait envie de quitter sa veste.

Il prit une allée secondaire dans Central Park avec l'idée de chercher un banc à l'ombre.

C'est alors qu'il entendit une voix dans son dos. Quelqu'un l'appelait par son nom. Une voix assez aiguë, mais qui, à priori, ne lui disait rien.

Il se retourna comme par réflexe.

Devant le portail du parc, un homme de petite taille courait d'une façon sautillante. (Who...)

Les trois lettres lui revinrent en premier.

Pas d'erreur. C'est bien lui.

Who May... Ou quel qu'il fût son véritable nom...

Mais peu importe, c'est en tout cas par ces trois lettres, ces trois signes alphabétiques, qu'il avait réussi à graver son existence dans la mémoire de Breton.

— Monsieur Breton...

Le jeune homme avait du mal à reprendre son souffle. Puis, levant les yeux qu'il avait déjà fort grands vers Breton, il poursuivit :

— Je vous prie de m'excuser, vous ne vous souvenez sans doute pas de moi, mais...

— Je me souviens fort bien, lui répondit-il en souriant. Waldberg nous a présentés je ne sais plus à quelle occasion. Monsieur « Qui-suis-je », si je ne m'abuse.

Les yeux du jeune homme doublèrent encore de taille.

— Très honoré.

Le jeune hocha la tête de façon mécanique, verticalement, comme une marionnette à fils. Puis, après avoir ouvert et fermé deux ou trois fois la bouche, vraisemblablement pour reprendre son souffle, il en vint finalement au fait, comme sous le coup d'une urgence.

— J'ai quelque chose à vous demander. Je voudrais vous demander... Monsieur Breton ! J'ai besoin de votre aide.

Breton leva un sourcil.

(Mon aide ?)

Comment ne pas se crisper ?

Il faut dire qu'il avait de plus en plus fréquemment à gérer ce genre d'injonctions.

Les exilés de New York étaient là déjà depuis plus de trois ans. Tout un chacun avait ses soucis, quand ils n'étaient pas devenus un souci eux-mêmes. Les plus communs étant les soucis économiques. Et ils avaient la fâcheuse habitude de considérer Breton et sa « réputation » comme la solution à tous leurs problèmes. Ce type d'appel au secours était devenu quasi-quotidien.

Pour dire les choses très sincèrement, les « demande d'aide » et les « besoin de vous », il en avait par-dessus la tête.

Il y en avait marre, à la fin.

Et pas seulement. Il y avait surtout que Breton n'avait plus les moyens de venir en aide aux autres.

Et cela, les autres ne semblaient pas vouloir le comprendre.

Une croyance très répandue semble tenir pour acquis que réputation et fortune vont de pair. Toute tentative de clarification sur la différence entre les deux tombe

immanquablement dans l'oreille d'un sourd. Voire vous revient sous la forme d'un ressentiment durable que vous ne vous souvenez pourtant pas avoir mérité.

Breton préféra parer à toute éventualité en haussant les épaules d'un air désolé.

— Malheureusement, vous vous trompez de personne, expliqua-t-il pour mettre les points sur les i. Voyez-vous, il se trouve qu'actuellement je ne suis certainement pas en mesure de répondre à votre attente. Cela ne résulterait qu'en une situation regrettable pour tous les deux, me fais-je bien comprendre ?

Breton vit une ombre de confusion se former sur le visage de Who May.

La fin de non-recevoir quelque peu chantournée de Breton ne lui était manifestement pas parvenue. Et c'est une réponse totalement inattendue qui sortit de la bouche de Who May.

— Non, non, cela m'est parfaitement égal.

— Cela vous est égal ?

— Oui, tout commentaire de votre part me conviendra, je ne penserai pas être trahi quel que soit le jugement que vous voudrez bien exprimer. Je vous le jure ! Monsieur Breton, il n'y a que vous, je le sais. Par pitié...

(Mon jugement ? Ah... Ah, c'est donc cela...)

Breton comprit alors sa méprise.

Il lui revint que Waldberg l'avait présenté comme « poète ». Un « poète inconnu » ou peut-être même un « poète sans nom »...

Effectivement, il voyait maintenant un paquet de feuilles de papier en désordre, couvertes d'une écriture manuscrite, dépasser du sac de toile que le jeune homme portait à l'épaule.

— Je vois... murmura Breton avec un soupir.

Il s'était trompé, certes, mais pour se trouver en définitive pris dans une nasse encore plus déprimante.

Who May, en revanche, avait repris du poil de la bête.

— Monsieur Breton ! Aidez-moi, je vous en prie. Vous êtes le seul à pouvoir m'aider. Et de toute façon, je ne connais personne à part vous. Par pitié. J'ai absolument besoin de votre diagnostic.

— De mon diagnostic ?

Breton fit la grimace.

Ce mot de « diagnostic » était-il une simple exagération prétentieuse ? Ou signifiait-il que Breton se trouvait en position de psychiatre ? Il n'aurait su dire. Il le fit répéter, lentement.

— Vous voulez dire que vous êtes malade ?

Les yeux immenses de Who May, assez grands pour aspirer en eux l'univers entier, se mirent à rouler d'effroi.

— C'est possible, je ne sais pas, je...

Il ne termina pas sa phrase.

Il tenait maintenant sa besace de toile serrée à deux mains.

— Si vous êtes malade, malheureusement j'ai peur de ne rien pouvoir pour vous.

Breton voulut s'amuser un peu plus.

— Je ne suis pas un très bon médecin. Je n'ai jamais guéri personne.

— Je ne veux pas être soigné, je veux juste être examiné. Que vous m'auscultiez, Monsieur Breton ! Je ne connais que vous. Je n'ai personne ! J'ai absolument besoin de votre diagnostic. Je... Je... Oui, je suis malade, cela est sûr.

Le fait est qu'il avait l'air de souffrir. Mais de quelque chose qui, au contraire, prouvait qu'en l'occurrence il était en parfaite santé.

— Ma foi, vous savez, la jeunesse est une maladie très répandue. Vous pouvez chercher sur la terre entière, il n'y a pas un seul jeune qui ne soit malade de la jeunesse, ajouta avec un sourire forcé.

Mais s'il était vraiment malade, à quoi servirait de le pousser dans ses derniers retranchements. Ce n'était pas seulement cruel, cela pouvait s'avérer dangereux, pensait-il.

(Ma foi...)

Breton jeta un coup d'œil sur sa montre. Il lui restait encore à peu près une heure de libre.

(Je n'ai pas le choix...)

— Eh bien, montrez-moi cela, fit-il en désignant le sac de toile que Who May serrait si fort. C'est votre « dossier médical » que vous avez là-dedans, je suppose ?

Who May devint écarlate.

— Allez, suivez-moi. Trouvons un banc.

Ils marchèrent un moment et finirent par trouver un endroit propice pour s'asseoir.

Who May décrocha sa besace de son épaule d'une main tremblante et en sortit, comme sous l'empire de la panique, une liasse d'une bonne dizaine de feuilles volantes.

— Vous avez quel âge ? demanda Breton en prenant les feuilles que le jeune homme lui tendait.

— Dix-neuf ans. Enfin, vingt ans dans deux mois. Aah...

Sa voix décrocha dans l'aigu, sans doute sous le coup de l'excitation.

— Je vous en prie, Monsieur Breton. Je... J'ai trouvé. Totalement par hasard. Mais j'ai découvert. Tout d'un coup ça s'est ouvert. Quelque chose. Aah... C'est venu me murmurer quelque chose. Mais je n'ai pas encore...

Ce flot de paroles sans aucune tenue, sans aucune scansion, l'énervait à un point tel que d'un geste Breton lui fit signe de se taire.

— De quoi parlez-vous ? Qu'est-ce que vous avez trouvé ?

Who May baissa les yeux sur les quelques feuillets que Breton tenait dans ses mains.

— Comment utiliser les mots. Non, je veux dire... les fabriquer. Bien sûr !

— Comment en fabriquer ! Des mots ? Vous savez fabriquer des mots, vous ?

— Dans un poème, oui. Mais, je ne sais pas. Je ne peux pas juger par moi-même. C'est pourquoi... C'est pourquoi... Aah, oui, je sais. Je suis malade. Les mots ne se fabriquent pas comme cela tout seul. Bien sûr, je le sais. Mais quand même... Quand même ! Je les fabrique ! C'est vrai ! C'est pour ça que j'ai besoin de votre diagnostic.

Il parlait d'un seul trait, comme possédé. Soudain, il se tut.

Breton secoua la tête d'un air entendu, assez faiblement cependant pour que l'autre ne remarque rien.

Puis il laissa son regard descendre jusqu'au manuscrit.

Le papier dactylographique très mince, de ce type de papier dit papier pelure, était couvert d'une écriture manuscrite à l'encre bleu foncé. Le texte commençait dans une écriture très appliquée, scolaire, dénotant un caractère perfectionniste, voire maniaque, mais qui se dégradait peu à peu et se mettait à danser.

Près du bord supérieur du premier feuillet, en lettres assez grandes, était écrit : « Un Univers ténébreux ». Cela devait être le titre.

Et en-dessous, la signature :

Who May

La disposition des mots sur la page n'était pas celle de vers rimés. Ce devait être des vers libres.

Cependant... Néanmoins...

À l'instant où il avait pris en main le poème, Breton ressentit quelque chose, quelque part, une alarme, un émoi, s'emparer de lui. Cela le surprit.

Il n'en avait pas encore lu une seule ligne, mais une intuition l'avait saisi. Une intuition étrange, malsaine... sinistre pourrait-on dire, qui lui parcourut la colonne vertébrale de haut en bas.

(N'importe quoi...)

Exactement l'effet que lui aurait fait un nouveau poème de Benjamin Péret. Ou comme un recueil de Rimbaud à l'instant de couper les pages du livre...

Quoi qu'il en soit, Breton secoua la tête. Sans retenue, cette fois. Peut-être était-ce dû à la chaleur de l'après-midi.

(Quoi qu'il en soit...)

La première strophe était comme suit.

Poisson. Dubad. Fends l'œil à angle droit. Frémissement transversal. Le cristallin sectionné et sanglant voit. Dubad. La ville du peuple miroir, teintée de rouge garance. Pression négative, Dubad, c'est parti ! Je t'emmène...

(Dubad ?)

Une force d'attraction émanait de ce mot inconnu, mais il poursuivit sa lecture. Il n'avait pas envie d'accrocher.

(Pourquoi ?)

(Dubad)

Le mot revenait souvent, en position de nom, mais aussi comme verbe, ou comme adjectif.

(Dubad)

Était-ce ce dont parlait Who May ? Sa « découverte », « Fabriquer des mots » ?

(Si c'est cela, c'est bien naïf...)

(Dubad)

(Encore... Bon...)

(Non, attends...)

(Dubad)

(C'est peut-être une sorte d'incantation...)

(... ou alors... c'est étrange...)

(Dubad)

(Attends ! Qu'est-ce que c'est que... ?)

(Dubad ! C'est... non, c'est étrange, ça !

(Dubad)

(Dubad !)

(... Mais ce Dubad ! Ce n'est pas vrai... Mais, c'est... Ça, c'est...)

(Dubad)

(Dubad)

(Dubad... Dubad... Dubad)

(...)

(Dubad !)

... Finalement, presque une heure plus tard, Breton refit surface.

D'un autre monde, qui n'était pas la Terre, oh non, qui n'était pas de ce monde... il fut ramené jusqu'à New York, Manhattan, sur un banc à Central Park. Dubad.

(Dubad...)

Pas de place pour le doute.

Ce dont Breton venait de faire l'expérience. Qu'est-ce que c'était ? Il avait été emporté par la vie des mots du poème, jusqu'à cet « autre monde » comme Who May l'avait appelé et maintenant il en était revenu.

Dubad.

Soudain, la colère le prit.

Il ne savait pas pourquoi. Il ne savait pas ce qui le prenait, et cela augmentait encore sa colère.

Et ça c'est quand même...

Dubad...

(Eh, merde !)

Who May, ou ce jeune qui se faisait appeler Who May, avait bel et bien découvert quelque chose à propos de l'utilisation des mots. Cela ne faisait en effet aucun doute.

Dubad... (Merde !)... Et pour autant qu'il sache, jamais personne n'avait utilisé les mots de cette façon.

(Évidemment !)

Il était de plus en plus excédé.

(Mais enfin, Dubad, c'est quoi ?! Ça veut dire quoi ?)

Breton avait fermé les yeux et les gardait fermés, très serrés.

(C'est le poème ?! Dubad ! La poésie ? Non, non, ce n'est pas un poème, c'est une incantation ! Une formule magique ! Une sorcellerie ! Mais oui, bien sûr ! C'est de l'hypnose ! C'est une technique d'hypnose qui utilise les mots, un point c'est tout)

Et malgré cela, il ne pouvait pas ouvrir les yeux.

(En tout cas... Voilà. Dubad, merde...)

Mais, bon, il s'était donné du mal, il avait résisté comme il avait pu, mais en fin de compte les lignes de mots qu'il venait de lire ne s'effaçaient pas Dubad pour autant. Il pouvait le refuser de toutes ses forces, il pouvait nier autant qu'il voulait que cela soit ou ne soit pas de la poésie, la réalité n'en était pas moins réelle : c'est bien la « découverte » de Who May qui avait causé « l'expérience » de Breton. Le fait était robuste.

(Ce garçon a...)

Il en était vexé, comme un mauvais goût dans la bouche.

(Il a fait un marché, ce n'est pas possible autrement. À minuit par une nuit de pleine lune, il a tracé une étoile à six branches sur le sol et a invoqué le Diable. Et il lui a vendu son âme contre le secret des mots...)

Et s'entendre être obligé de recourir à de telles banalités le mettait encore plus en colère.

(Quoi qu'il en soit, Dubad... merde !)

Breton ouvrit de force ses paupières, et d'un air excédé replia en deux le paquet de feuilles manuscrites qu'il tenait en main.

Who May était toujours là, devant lui, avec ses grands yeux qui le regardaient d'un air inquiet. Une inquiétude qui n'avait rien de forcé.

Breton jeta un coup d'œil sur sa montre. Fort heureusement, il allait devoir se rendre à son travail. Il était plus que temps.

Néanmoins, Dubad... (eh, merde !)... il était tellement perturbé par ce qu'il venait de vivre qu'il n'était plus sûr de ses décisions. Il baissa les yeux sur la liasse de feuilles pliées en deux.

— Ce... Cette... Je veux dire, c'est vraiment de vous ? demanda Breton d'une toute petite voix.

— Absolument. Pour ce que cela veut dire.

Une réponse un peu alambiquée. Il ajouta :

— Ce que je peux dire, c'est que c'est bien moi qui *tenais* le stylo. À part ça... Enfin, vous comprenez ? J'ai l'impression que je n'étais que le scribe. C'est-à-dire... Je ne me souviens pas très bien. C'est bizarre. C'est une maladie, je crois.

Breton étouffa un petit rire. Y avait-il autre chose à faire ?

— Laissez-moi vous dire que si c'est pour essayer de m'impressionner que vous me la faites profil bas, commença Breton d'une voix râpeuse pour le moins désagréable, suivie d'une grande respiration... Ça ne prend pas avec moi, et n'essayez pas de me refaire ce coup-là. Parce que, et tenez-vous le pour dit une bonne fois pour toute : votre façon de parler ne peut que faire tort à votre talent, j'espère que je suis clair !

Who May haussa les épaules comme pour amortir le choc des semonces.

Il ouvrit la bouche comme pour dire quelque chose, puis baissa les yeux et devint tout rouge. Il n'y avait rien de mieux pour exaspérer Breton encore plus.

Breton fit un bruit dégoûté avec la langue, fouilla dans la poche de sa veste et en extirpa un stylo, qu'il remit avec la liasse de manuscrit à Who May.

— Écrivez-moi votre adresse dans un coin, je veux dire, là où on peut vous joindre. Vous avez bien un numéro de téléphone ?

Who May acquiesça.

— On me fait chercher si j'ai un appel. Le gardien.

— Fort bien. Eh bien, le numéro aussi, alors.

Who May traça une suite de caractères alphabétiques de la même écriture appliquée que le manuscrit. Puis une liste de chiffres.

Quand il eut fini, il leva les yeux sur Breton, comme s'il voulait savoir ce qu'il pensait.

— Je souhaiterais vous emprunter votre manuscrit. D'accord ? Je voudrais le relire à tête reposée.

— Bien sûr ! Je vous en prie. Mais...

— Mais, quoi ?

— Ce... Ces mots que j'ai écrits, d'après vous, enfin, c'est quoi ?

— Vous me demandez à moi ce que c'est ?

— Ah... Je ne comprends rien. Moi-même, personnellement, je suis qui ? Même ça, je ne comprends pas. Je suis malade. C'est sûr. Dites-le moi ! Qu'est-ce que je dois faire ?

Cette fois, Breton était fâché pour de bon.

— Alors, là, qu'est-ce que vous voulez que j'en sache !

C'était presque un cri.

— D'abord, qu'est-ce qui vous chagrine, dites-moi ? Pour commencer, ça ne m'intéresse même pas. Vous pouvez être qui vous voulez, vous pouvez être malade ou pas, je n'en ai, mais alors carrément, rien à foutre.

— Pardon... C'est juste que, je...

— Cela suffit. Taisez-vous, maintenant. J'en ai assez. Mais vraiment !

Breton leva la liasse de feuilles qu'il avait repris des mains de Who May comme s'il avait envie de la jeter par terre de toutes ses forces.

— J'en ai déjà plus qu'assez avec ça ! Laissez-moi vous dire une chose une bonne fois pour toutes : votre œuvre est quelque chose d'absolument formidable et exaspérant. Pour autant que je sache, jamais auparavant la langue n'a encore été utilisée comme vous le faites. Ça c'est certain. Mais enfin, Dubad, merde, c'est Dubad, c'est ça ? Hein ? Où est-ce que vous êtes allé ramasser ça ? Ce... Cette...

L'excitation l'empêchant de trouver ses mots, Breton regarda Who May droit dans les yeux.

— Ah... Je n'y comprends rien. Mais je l'ai trouvé. J'ai trouvé ce moyen. Je l'ai utilisé et je l'ai créé comme ça. Et alors, je l'ai vu, ce monde, cet autre monde que j'avais écrit, tout d'un coup il m'est apparu. Exactement comme je l'avais écrit. Je l'ai vu. Mais moi, je...

Breton s'était pris la tête dans les mains et la secouait comme un fou pour couper la parole à ce Who May qui n'en avait pas encore fini.

— Mais vous, vous ne comprenez pas, c'est ça ? Vous ne pouvez pas juger votre propre création, c'est ça ? et vous croyez que j'en ai quelque chose à faire ? Vous faites exactement ce que vous voulez ! Mais, Dubad, quoi !

Breton s'était bien rendu compte qu'il était en train de devenir hystérique. Il essayait de toutes ses forces de se calmer, de se tempérer. Mais ce n'était pas encore gagné. Et évidemment, sur qui reverser cette colère ? Sur Who May, évidemment.

— D'abord, comment pouvez-vous, vous, à la fois avoir écrit ce truc-là et parler sur ce ton absolument puant, dites-moi un peu. Je n'arrive pas à le croire. Vous êtes un génie... Bouuum ! Non mais, c'est sûr... Vous aurez des quantités de gens qui vous le diront, qui vous traiteront comme tel. Mais des quantités ! Oui, mais moi, eh bien, pas encore. Moi, j'ai besoin d'y réfléchir encore un peu. C'est compris ?

Breton regarda une nouvelle fois sa montre.

Cette fois, il était en retard pour de bon. Mais quelle importance ? La seule chose qui importait c'est de trouver le moyen de partir d'ici. C'était une nécessité vitale. Il

fouilla dans sa poche, trouva un bout de papier et y écrivit son adresse. Puis il le mit de force dans la main de Who May.

— Vous me trouverez ici. Quand vous voulez, le jour que vous voulez, venez me voir. Et si vous ne pouvez pas faire autrement, je ne vous force pas, bien sûr, mais si possible, je veux que vous me promettiez une chose. Rapidement et dans la mesure du possible le plus vite possible, tout ce que vous avez écrit d'autre, poésie, prose, même des dessins ou des paroles de chansons à la mode à chier, tout ce que vous avez, venez me montrer ça. Tout ce que vous avez, n'importe quoi ça n'a pas d'importance. Ou vous me l'envoyez si vous voulez. Et je réfléchirai à quelque chose. Ce que vous êtes... Ce que vous voulez être... Je vais y réfléchir à tête reposée. C'est compris ? Maintenant. Maintenant, il va falloir qu'on parle encore un peu tous les deux. C'est compris ?

Avec cet air apeuré que Breton ne supportait pas, qu'il prenait pour de l'hypocrisie pure et simple, Who May acquiesça droit et clair.

— Je vous le promets. Mais...

Sans même attendre la réponse, Breton se leva du banc, tourna les talons et marcha à grandes foulées rapides vers la sortie du parc.

5

Cette nuit-là, Breton relut « Un Monde ténébreux ».

Puis, presque automatiquement, incapable de se retenir, il attrapa le téléphone. Cela aurait pu être n'importe qui. Si possible, il aurait aimé sortir dans la rue, attraper le premier passant pour lui parler. Oh, oui, il aurait adoré faire ça.

Faute de mieux, il appela David Hare.

Hare, le sculpteur, vivait à Roxbury, Connecticut, mais avait accepté de figurer comme directeur de la publication de *Triple VVV*, la revue du groupe des surréalistes élaborée en réalité à New York. Il en était un collaborateur, bien entendu.

Il était en plein travail.

Mais quand il comprit que Breton n'était pas dans son état normal, malgré l'heure tardive – il était minuit passé – il prit la décision de monter dans sa voiture et de venir en personne. Breton le reçut, les yeux rouges et humides, comme un malade avec une forte fièvre.

Hare avait une bouteille de bon vin dans la main.

Breton le fit entrer dans son salon, apporta un tire-bouchon et deux verres. Ils s'installèrent tous les deux à la table, et trinquèrent. À quoi ? Breton ne le dit pas.

Puis il remplit de nouveau les deux verres et posa sous son nez les treize feuillets de papier pelure remplis jusqu'à la gorge du manuscrit de Who May.

— Je voudrais que vous lisiez ceci. Je veux votre sentiment franc et direct.

— « Un Autre Monde », hum... traduisit directement Hare avec un petit sourire, avant de continuer en lecture silencieuse.

Breton restait lui aussi silencieux, mais ne quittait pas des yeux le regard de Hare qui faisait des aller-retours en rythme à chaque bout de ligne. Arrivé au bas de la première page, Hare la retourna. Pareil pour la seconde. Puis pour la troisième.

Breton commençait à s'inquiéter.

Hare continuait sa lecture. Sans baisser de rythme.

En moins de dix minutes, il était arrivé au bas de la dernière page.

Le rêve de la Lune sainte. Et mouille la Terre.

Dépêche-toi ! Dubad. Avant que ne se noient les ailes de l'adieu.

Dernier vers. Hare releva la tête. Breton ne voulait pas rater la plus légère expression d'hésitation qui lui serait venue aux lèvres.

— C'est intéressant, fit Hare sans se faire prier. Le style est très nouveau. Pas mauvais pour un... exercice, je crois.

(Un exercice ?) hurla Breton, hors de contrôle.

Avant de vider son verre pour donner le change.

Hare tendit la main vers son verre à lui, s'humecta le gosier, et précisa sa pensée.

— Ça sent un vrai talent. Il ne triche pas. Mais quoi ? Vous comptez le publier dans notre revue ?

(Ce n'est pas ça !) (Mais qu'est-ce qui se passe ?!)

Breton était affolé.

Comment Hare pouvait-il rester aussi calme ?

— Je ne sais pas, grommela-t-il. Avant de lui demander : Que feriez-vous, vous ?

Question purement rhétorique d'ailleurs. Sa décision était prise, manifestement.

Hare restait calme. C'est en tout cas ce qu'il laissait voir. Il n'avait pas l'attitude d'un homme dont l'esprit est secoué au-delà de tout contrôle, pour dire les choses autrement. Sa façon de dire « *notre revue* », à elle seule, était le genre d'euphémisme qui laissait transparaître un manque d'enthousiasme concernant l'œuvre elle-même. Bref, encore un qui considérait *VVV* comme quantité négligeable, qui, certes, ne s'opposait en aucune façon frontalement aux choix de Breton, mais qui, à titre personnel, préférait se dispenser d'avoir une opinion.

Ça se voyait comme le nez au milieu de la figure.

Mais (pourquoi ?)

Pourquoi « l'incantation » de *Who May* restait-elle sans effet sur ces gens-là ? (Dubad !) Parce que le français n'était pas sa langue maternelle ? Pourtant, il le comprenait sans problème, ses participations passées aux actions des artistes exilés comme Breton en étaient la preuve.

À moins que la raison ne soit ailleurs ? Que son jugement de valeur ne soit le produit de considérations d'ordres totalement différents ?

— Hum, eh bien, si c'était moi...

Hare prit une autre lichette de vin, regarda en l'air,

— ... j'attendrais encore quinze ans avant de proposer son manuscrit à un magazine de science-fiction.

— Quoi, quinze ans ?!

Breton ne comprenait même pas ce que Hare voulait dire et se laissa aller en arrière.

— ... De la science-fiction ?

— Pour l'instant c'est encore trop tôt. Les lecteurs ne sont pas encore prêts. C'est encore trop avant-gardiste. Non, mais je suis d'accord. L'univers fictif que cet auteur

nomme « un autre monde » est fortement attractif, je l'admets. Très beau. Empreint d'un *sense of wonder* très « anti-terre », tout ça est bien beau, mais le problème, c'est que ça manque tout de même d'un personnage charismatique, un héros ou une héroïne. En outre, le niveau de langue est trop spécifique. Et l'absence d'un héros et une histoire trop complexe sont rédhibitoires dans ce genre. En tout cas, c'est ce que pensent les éditeurs actifs dans ce genre actuellement aux États-Unis d'Amérique. Reparlons-en éventuellement dans quinze ans.

Breton avait besoin de toutes ses forces pour ne pas exploser.

— Vous éludez la question...

— Moi, éluder ? Mais pas du tout, voyons ! réagit Hare comme s'il était pris de surprise. Je vous donne mon sentiment franc et direct, c'est tout...

Breton émit un ricanement, sans plus essayer de camoufler sa voix râpeuse, cette fois. Ce n'était pas la première fois que les débats entre Breton et Hare devenaient houleux, pour ne pas dire tempétueux. Quand ces deux-là veulent se trouver, ils n'ont pas besoin de se chercher longtemps. Pour Hare, déjà, donner son sentiment franc et direct, c'est un pléonasme. Être « franc et direct », c'est très exactement ce qu'implique le fait de « donner son sentiment ». Qu'est-ce qu'un « sentiment » qui ne serait pas « franc et direct » ? Et le simple fait que Breton puisse ne pas en être convaincu, c'est-à-dire admettait qu'il puisse y avoir des sentiments autres que « francs et directs », inversement le seul fait pour Breton que Hare ne comprenne pas qu'il pouvait y avoir des nuances ou de l'inconnu dans les sentiments, les disqualifiaient mutuellement l'un à l'autre pour une discussion objective.

En outre, ce que le mot « science-fiction » évoquait à Breton s'arrêtait aux œuvres de Jules Verne. Sa connaissance de la science-fiction américaine était affreusement sommaire, pour ne pas dire pire. En réalité il aurait été totalement incapable de citer un seul titre.

— De la science-fiction ? ... Eh bien, ma foi, pourquoi pas ? Je suppose qu'on peut le voir comme ça, après tout. Néanmoins...

Après un pas en arrière, Breton repartit à l'attaque avec une autre question :

— ... Néanmoins, ce que je veux savoir, moi, c'est votre sentiment en tant que surréaliste. Qu'en pensez-vous ?

Hare inclina très légèrement la tête sur le côté, en signe d'incompréhension, et une expression d'ennui se fit jour sur son visage. Mais il le regarda droit dans les yeux avec détermination.

— Eh bien, en ce qui me concerne, je ne vois absolument pas de rapport entre cet « Autre monde » et le surréalisme.

— Et pour quelle raison ? retourna Breton, une légère pointe d'agressivité dans la voix.

— « L'imaginaire, c'est ce qui tend à devenir réel ² ». C'est bien de vous, n'est-ce pas ?

— J'ai écrit cela, c'est exact.

Citation d'un livre que Breton avait publié plus de dix ans auparavant.

— Eh bien, je ne vois, dans « Un autre monde », aucune volonté de devenir réalité. L'imaginaire qui est déployé ici est une évasion. Une tentative désespérée de s'éloigner de la réalité. Ou, si vous voulez, c'est un imaginaire qui veut gommer, effacer la réalité. Et à ce titre, je pense que c'est une négation du rôle qu'assigne le surréalisme à l'imaginaire.

Breton ne répondit rien et l'encouragea à poursuivre.

— ... L'originalité de l'expression est formidable, c'est vrai. Et le pouvoir évocateur des images possède une violence que l'on ressent directement. Personne ne nie le talent de ce... Who May, puisque tel est son nom, c'est bien ça ? Mais, voilà.

Hare s'accompagnait d'un léger mouvement de tête, que Breton interpréta comme une façon d'espérer se convaincre lui-même.

— La puissance d'évocation des images développées par l'auteur dans cette œuvre, a pour effet de créer la confusion dans la conscience, de la détruire, et produire en lieu et place un état hypnotique qui atrophie la conscience du lecteur. Voilà ce que je pense.

Breton vida un nouveau verre.

— La vision de « l'Autre monde », oui... est pleine d'une étrange beauté. Cela, indéniablement, on peut le dire. Mais elle est surtout hallucinatoire. Ce que j'en tire

² Source ?

essentiellement, c'est qu'elle m'a donné le vertige. Mais pas un vertige intéressant, juste une mauvaise habitude.

Hare prit une respiration, attrapa le manuscrit de « Un Autre monde » à deux mains, aligna proprement les treize feuilles de papier les unes sur les autres en une liasse propre et les reposa sur la table l'air de rien, mais quand même plutôt du côté de Breton.

Puis il reprit d'un seul souffle :

— Dans ce texte, indéniablement, un « autre monde » est décrit, totalement différent de celui que nous connaissons. Mais, pouvons-nous accorder la moindre valeur à cet autre monde ? Très honnêtement, j'en doute. Je ne vois pas que la vision globale qui nous est présentée ici soit fondée sur la moindre manifestation proprement mentale, pas même d'une voix de l'inconscient. Qu'est-ce que cet « autre monde » ? Eh bien, je n'ai eu l'impression, d'un bout à l'autre, que d'un monde factice, artificiel. Un monde qui repose entièrement sur les sensations que procurent les mots, rien que des mots, sur ce qu'on appelle vulgairement la magie des mots... Ou pour le dire encore autrement, un monde factice créé sur des mots factices, rien de plus. Ce qui, convenons-en...

Hare, lentement mais fermement, secoua la tête sur le côté.

— ... peut convenir pour de la Science-Fiction, éventuellement pour la Fantasy, mais est, je ne vous apprendrais rien, très très éloigné de l'esprit du Surréalisme. Vous vouliez mon avis en tant que surréaliste, eh bien le voilà.

Il en avait fini.

Breton, son verre vide à la main, ne trouvait rien à répondre.

Un silence désagréable commençait à s'installer.

(Dogmatisme que tout cela !) répétait en boucle Breton dans sa tête.

Les émotions que le dogmatisme de Hare avait écrasées moulues se mettaient à fermenter et grondaient dans son estomac.

Le dogme possède la faculté de réduire l'opposition au silence. D'autant plus quand, comme venait de le faire avec impudence Hare, ce dogme porte clairement la signature du Pape du Surréalisme en personne, André Breton. Ma parole, il se croit au Guignol ! Breton en avait la grimace.

Et néanmoins, l'étonnement était encore plus fort que la colère.

Hare arrivait à garder son calme. Il pouvait analyser cette œuvre, en faire la critique, sans perdre son sang-froid. Même devant lui. Parce que, quand même, il parlait à André Breton, là. Breton comprit que le moment était venu de lui rappeler un peu qui il était. Qui était André Breton.

Au fur et à mesure, l'étonnement grandissait.

Parce que, quand même, ce Hare venait de se permettre de lui faire la leçon sur ce qu'était le Surréalisme. À lui ! S'il n'y a pas de quoi être surpris, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire « être surpris », hein ?

Breton trouva enfin la réponse.

Il fallait un peu de courage pour critiquer une œuvre sous l'angle du manquement à l'orthodoxie de l'esprit du Surréalisme dans le but de frapper André Breton soi-même ! C'était une arme à double tranchant que bien peu étaient capables de manier sans s'entailler eux-mêmes... En tout état de cause, on ne tentait pas de coincer André Breton sans en mesurer les conséquences. À tout le moins, il n'aurait pas cru Hare du genre à tenter cette passe d'arme.

Or, il fallait admettre qu'il avait osé, de sang-froid, parler sur ce ton à Breton, les yeux dans les yeux, sans même que la sueur ne lui perlât aux tempes.

(Il est bien calme...)

L'était-il tant que ça, d'ailleurs ? Calme. N'était-ce pas simplement un air qu'il se donnait ? N'était-il pas au contraire dents serrées pour ne pas laisser filtrer l'effroi qui le tenait, l'angoisse viscérale, les tremblements de grande amplitude... N'était-ce pas la raison pour laquelle, en définitive, il n'avait rien trouvé de mieux que le dogme surréaliste pour se raccrocher ? Ce qui impliquait par retour l'obligation de feindre la calme assurance.

— Je vois... finit par répondre Breton, les joues chaudes, et malheureusement pas seulement à cause du vin. Fort judicieuse analyse. Oui... Cette... Ce « monde factice créé sur des mots factices », comme vous l'avez fait remarquer. Vous avez tout dit. Et effectivement, du point de vue du Surréalisme, il devient parfaitement clair que cette œuvre est d'une valeur incommensurable. Merci. Votre avis m'a été d'une grande aide.

Tous deux se levèrent de leur siège, sans qu'aucun puisse dire lequel s'était levé le premier.

Ils se serrèrent la main.

À ce moment, Breton remarqua l'expression d'immense soulagement sur le visage de Hare.

Mais quel était son but, alors ? Que voulait-il critiquer, en se donnant de tels moyens ? À moins que... Il aurait, lui, mieux perçu que moi la nature profonde de « L'Autre monde » ? Qu'est-ce que c'est que cet « Autre monde », nom d'une pipe ? Une fois Hare reparti, Breton reprit le paquet de feuilles, évitant de regarder les lettres alignées. Il retourna dans son bureau de travail et le rangea dans le tiroir de son bureau.

6

Deux jours plus tard, il recevait la visite de Marcel Duchamp.

Breton l'invita à déjeuner. Enfin, histoire de parler, bien sûr.

Dans le passé, Breton, dans le catalogue d'une exposition du groupe surréaliste, avait écrit ceci :

« Notre ami Marcel Duchamp est assurément l'homme le plus intelligent et (pour beaucoup), le plus gênant de cette première partie du vingtième siècle.³ »

Son amitié et son appréciation n'avaient pas varié de tout ce temps.

Depuis qu'il s'était ostensiblement retiré de la peinture en laissant inachevé son grand œuvre « Le Grand Verre », en 1923, Duchamp semblait se consacrer exclusivement aux échecs. Lorsqu'on l'interrogeait sur son travail, il aimait enfumer les gens en déclarant : « Je suis un appareil respiratoire ». Cela ne l'empêchait pas de créer divers modèles d'images et jeux de mots, et à ce titre continuait à susciter l'adulation des surréalistes.

³ "Le Surréalisme et la Peinture." Ce texte a été publié pour la première fois en 1928. La même citation est reprise à plusieurs reprises dans des textes divers.

Bref, Duchamp était à New York, il était l'un des très rares esprits auxquels Breton témoignait un respect inconditionnel. Et il était toujours aussi « gênant » qu'avant.

En 1939, Duchamp avait fait paraître, seul, un recueil d'aphorismes et jeux de mots sous le titre de *Rrose Sélavy*.

Autrement dit, pas question de le laisser tomber.

Qui était *Who May* ?... Et qu'était donc cet autre monde que ce dernier avait créé ?... Pour sa part, il ne voyait personne, à part Duchamp, capable de voir clair dans ces ténèbres.

Quand Duchamp arriva chez lui, Breton, sans un mot, lui mit entre les mains le manuscrit de « *Un Autre monde* ».

Au bout d'un certain temps, Duchamp leva un sourcil et s'écria :

— C'est génial !

Puis il continua sa lecture.

Mais son expression se renfroga petit à petit.

Il poursuivit néanmoins jusqu'à la fin.

Il reposa le manuscrit sur la table sans rien dire, et haussa lentement les épaules.

— André, tu n'as pas besoin de t'inquiéter, dit-il. C'est une sorte de... Oui. Un peu comme un pouvoir psychique. Inutile de t'inquiéter.

— Un pouvoir psychique ? demanda Breton, surpris. Que veux-tu dire ?

— Tu as bien entendu parler de pouvoirs psychiques ? répondit Duchamp avec un rictus. Tu sais, ces gens qui peuvent faire bouger cette boîte d'allumettes sur la table sans les mains. Ou qui peuvent deviner ce qui est écrit sur un carton retourné. Eh bien, c'est pareil.

Breton regarda Duchamp dans les yeux. Puis il prit une petite respiration et fit non de la tête.

— Tu es en train de me dire que cet « *Autre monde* », c'est une arnaque, un bobard, comme les histoires de télépathie et de vision à distance ? C'est ça que tu me dis ? À moi ?

— Mais non, évidemment pas. Pas une arnaque. Un vrai. Ça ne fait aucun doute. Une vraie vision.

— Mais, enfin...

— Les gens doués de télékinésie ou de vision à distance, ça existe. Moi, j’y crois. J’en ai même rencontré une. Elle ferme les yeux, elle se concentre, et sans bouger un doigt, elle a soulevé mon stylographe, mon propre stylographe, que j’avais posé sur la table, de cinq centimètres au-dessus de la table. Une scène extraordinaire. Et il n’y avait aucun moyen de tricher. Moi, j’y crois. Je crois réellement que les gens qui ont des superpouvoirs existent.

— Mais enfin... si ça existe pour de vrai...

— Attends, je n’ai pas fini, fit Duchamp en levant l’index de la main droite et en l’agitant de droite à gauche. Ils ont des pouvoirs absolument surprenants. Ils peuvent faire des choses que les humains ordinaires sont incapables de faire. Ce sont des capacités tout à fait hors du commun. Quiconque assiste à ce genre de phénomène en tombe sur le cul, je te le promets. Mais, bon... C’est tout.

— C’est tout quoi ?

— C’est tout et c’est tout, répéta Duchamp en confirmant d’un grand geste de la tête. Écoute-moi. Ce genre de pouvoir, d’après toi, ça sert à quoi ? Réfléchis bien. Faire bouger une boîte d’allumettes ou un stylographe, je te promets que tu y arrives en utilisant tes doigts plus facilement qu’elle. Deviner ce qu’il y a écrit sur une carte ? Bah, je la retourne et je la lis. Oui, d’accord, ils pourraient devenir joueurs professionnels. Mais les dés pipés ou les types qui déplacent les cartes plus vite que leurs yeux, ils en trouveront autant qu’ils veulent, et des fortiches. Et aux échecs, ça ne leur servira à rien non plus.

Duchamp, c’était un marrant, il faisait rouler ses yeux.

— Ces pouvoirs-là, si tu préfères, c’est juste un signe particulier, quelque chose de « différent ». Ça ne dépasse pas ce que tu pourrais mettre dans la case « autres capacités : autres ». Ça n’a aucune utilité. Ça surprend, c’est sûr, c’est étonnant, mais personne n’y attache sérieusement le moindre intérêt. C’est juste quelque chose comme ça. Ou en tout cas, il n’y a pas lieu d’y penser plus sérieusement que ça.

Breton ravala sa salive. Il était convaincu. Duchamp l’avait convaincu.

(Oui... c’est sûr...)

C'est sûr... Ça lui levait une épine du pied. C'était un point d'achoppement qu'il avait senti de façon informelle depuis le début. Le problème était résolu sans qu'il ait eu besoin d'y réfléchir sérieusement, et ça ne faisait pas de mal.

Oui, mais...

Breton prit la parole parce que c'était le moment de la prendre, mais il ne savait pas où il allait. Bah, il improviserait...

— Oui, mais, ce type-là, lui... Ce type-là, eh bien, il a « inventé » une nouvelle façon d'utiliser les mots. Je crois quand même qu'on peut dire ça !

— Exact ! répondit Duchamp. N'empêche qu'il se trompe sur l'usage qu'il pourrait en faire. Ou alors, autre possibilité, son « invention » n'a aucun effet sur nous autres les gens ordinaires.

Avec l'ongle d'un doigt, Duchamp jouait avec le bord des feuillets.

— Ton... Who May, là... c'est un Chinois ? Pour commencer, que croit-il avoir écrit ? Un poème ? Hum, c'est un poème, ça ? C'est bien écrit avec des mots et des lettres, mais à vrai dire, c'est plutôt un dessin. Et une peinture, comment dirai-je, un peu chargée, quand même. L'illusion est un peu trop sommaire, tu ne trouves pas ? Tu le donnerais à l'autre paranoïaque catalan, là, il se ferait un plaisir d'en tirer toute une série...

Et un coup de griffe à Salvador Dali au passage.

À l'époque, Salvador Dali avait déjà été excommunié et exclu de toute relation avec le groupe surréaliste, marqué du sceau de Avida Dollars, l'anagramme de son nom.

— Oui... murmura Breton entre ses lèvres, comme plongé dans d'intenses réflexions. C'est ce qu'il dit lui-même : il a « découvert » une façon d'utiliser les mots, ou de fabriquer des mots, mais il ne sait pas quoi en faire. Il dit qu'il est « malade »... Il m'a remis son manuscrit parce qu'il avait besoin de mon « diagnostic »...

— Je vois. Effectivement, il a raison, c'est une sorte de « maladie ». Ça ne fait pas de doute. Il a quel âge, d'ailleurs ?

— Dix-neuf ans.

— Bah, alors, aucun souci à se faire ! s'écria Duchamp d'une voix aiguë, tout guilleret. Ça lui passera. Il en guérira, qu'est-ce que tu t'inquiètes !

— Il en guérira ?

— Mais bien sûr ! Évidemment ! Même s'il faut avouer que... Elle est assez carabinée, sa maladie. Dubad, c'est ça ? Non, mais d'où a-t-il sorti l'idée de cette incantation ?

Duchamp était donc d'accord avec lui. Lui aussi considérait ce mot comme une incantation.

Il eut un grand haussement d'épaules avant de poursuivre :

— En tout cas, que va-t-il écrire d'autre, après ça ? Attends de voir la suite, André. Si ça se trouve, ce truc qui le possède va le lâcher dès son second texte. C'est ce que je veux dire quand je parle de « guérison ». J'y crois assez, en fait. Tu verras. Parce qu'il est juste « malade », en fait.

Nouveau petit haussement d'épaules.

— ... De toute façon, si – et je dis bien « si » – s'il t'envoie un second manuscrit, tu me préviens direct, n'est-ce pas ? J'accours. Si c'est encore une de ces divines surprises, primo ce serait le plus grand des bonheurs, et s'il nous déçoit, eh bien, dans ce cas, c'est pour lui, pour ce monsieur Who May que nous pourrions nous réjouir. Ce n'est pas ça ? Bon, ce n'est pas tout, mais que vas-tu faire de ce manuscrit ? Si tu veux lui faire un peu de place dans **VVV**, personnellement, je ne suis pas contre. Mais... Il y a tout de même un problème. Effectivement... Bah, de toute façon, la première chose à faire, c'est d'en demander un tapuscrit. Je veux mieux me charger de trouver quelqu'un à qui faire les gros yeux pour le taper.

Après s'être proposé, Duchamp se redressa sur sa chaise, posa ses deux mains bien à plat sur la table :

— Bien ! s'écria-t-il de toute sa voix. Alors, On va manger ?

À cet instant précis, très clairement, Duchamp ne croyait pas le moins du monde en la possibilité d'un « texte n°2 » venant de cet auteur.